
TIRAGE SPÉCIAL

ENTRETIENS

POLITIQUES & LITTÉRAIRES

PUBLIÉS MENSUELLEMENT

SOMMAIRE :

1. **Elie Reclus** : *Simple à travers le monde.*
2. **Théodore Randal** : *Le Livre Libérateur.*
3. **Paul Adam** : *Vues d'enfance.*
4. **Bernard Lazare** : *L'Antisémitisme et ses causes
générales.*
5. Notes et Notules.

PARIS

12, PASSAGE NOLLET, 12

Septembre 1892

Dépositaire général, Librairie Charles, 8, rue Monsieur-le-Prince

ENTRETIENS POLITIQUES & LITTÉRAIRES

Abonnement : UN AN. Sept francs.

Adresser toutes les communications

à **M. BERNARD LAZARE**, *Directeur*

12, Passage Nollet

*Il est tiré quelques collections sur Hollande en sous-
cription à vingt francs l'an.*

« **ENTRETIENS** » d'Août :

1. **Paul Adam** : *L'Homme sensible.*
2. **Bakounine** : *La Commune de Paris.*

Lectures poétiques : LA CHEVAUCHÉE D'YELDIS, par **F. Vielé-Griffin**.

3. **Henri de Régnier** : *Portraits* (J.-K. Huysmans).
4. **Bernard Lazare** : *Les Livres.*
5. Correspondance.
6. Notes et Notules.

SIMPLICE A TRAVERS LE MONDE

L'origine des distinctions civiles et militaires :

« ... Ce Kourde, raconte Hadji Baba avait tué plusieurs hommes. En conséquence, il obtint le privilège de garnir sa lance d'une touffe de cheveux bien fournie. »

*
* *

— « Apprenez », enseigne un des plus illustres Pères de l'Eglise, le vénérable saint Cyprien (*de vanitate idolorum*), « que des démons sont embusqués sous les monuments qu'ont élevés des mains payennes... »

Ce que croyant, le Pape Sixte-Quint exorcisa l'obélisque égyptien avant de le faire dresser sur la place du Vatican.

— Eh bien ! notre obélisque de la place de la Concorde, par quel prélat a-t-il été débarrassé des noirs démons qui l'infestent ? — Ce serait à Sa Grandeur Monseigneur Richard, d'accomplir ce devoir trop longtemps négligé.

Puisque la République se paie des prêtres, c'est apparemment pour qu'ils fassent leur métier.

Qu'ils gagnent donc leur argent !

*
* *

Les beautés du capitalisme :

Desgodins, missionnaire au Tibet, rapporte que pour la carcasse d'un cochon qui n'avait pas été payée à l'échéance convenue, le prêteur fournit un compte s'élevant en principal et intérêts à 2,127 boisseaux de blé (1).

— Peuh ! Nous avons quantité d'hommes d'affaires tout aussi habiles que cela ! Et nos huissiers, nos avoués et autres jurisprudents ! Puisqu'il est juste que l'argent rapporte, il est très juste de lui faire rapporter beaucoup.

Jadis, au temps que la reine Berthe filait, l'Eglise et le monde s'étaient quelque peu disputés sur ce point délicat, mais depuis longtemps, les ayant-droit ont trouvé un *modus vivendi*. Dieu et Mammon ont délégué des plénipotentiaires et signé le traité d'entente cordiale.

*
* *

Roland, le plus noble chevalier de la chrétienté, instruit le géant Morgante dans les vérités de notre sainte Religion. Il le console ainsi de ses deux frères écrasés et pourfendus (2) :

« Tous nos docteurs sont tombés d'accord, tous sont arrivés à la même conclusion : Si les saints et les glorifiés accordaient la moindre commisération à leurs misérables parents et amis qui ont été précipités dans les tourments de l'enfer, ils ne sauraient être heureux pour leur propre compte. Mais leur ferme espérance est en Jésus, et ce que Jésus veut, ils le veulent aussi. Donc, si leur père, si leur mère sont plongés dans les peines éternelles, ils ne s'en émeuvent d'aucune façon. Comment ce qui plaît à Dieu pourrait-il leur déplaire ? »

(1) *Annales de la Propagation de la Foi*, vol. xxxvi, p. 320.

(2) *Il Morgante Maggiore*, Canto I, 51, 52.

*
* *

Ceci se passe dans les Indes :

... Le résident général s'était proposé d'embellir la ville d'Alwar, chez les Radjpoutes. Il fit percer un nouveau quartier, construire boutiques et magasins. Le long du nouveau boulevard il fit planter une avenue de pipouls.

Mais de boutiquiers il ne s'en présentait point pour les nouveaux immeubles qu'on offrait pourtant de céder à des conditions avantageuses. Des ouvertures furent faites à plusieurs négociants qui les éludèrent par de mauvaises raisons. On devinait un parti pris.

Voilà qu'on annonça au palais une députation de commerçants, gros bonnets, délégués par leurs confrères :

— Nous sommes envoyés auprès de Votre Excellence pour l'informer qu'il nous est impossible d'occuper les bâtiments qu'Elle a bien voulu faire élever à notre intention.

— Pourquoi donc ?

— A cause des pipouls.

— Les pipouls ? Quoi, les pipouls ?

— Votre Excellence ignore-t-elle qu'à l'ombre d'un pipoul, jamais on n'oserait mentir, encore moins se parjurer !

— Je l'ignorais, mais comment ces pipouls vous pourraient-ils gêner ?

... Silence prolongé.

Le gouverneur comprend tout-à-coup et s'écrie avec animation :

— Auriez-vous donc l'intention de mentir et de vous parjurer ?

— Que Votre Excellence veuille bien être persuadée que nos intentions sont pures. Toutefois, la corporation, après en avoir mûrement délibéré, a reconnu qu'il était impossible d'engager aucun commerce en face des pipouls. Elle nous a chargés d'en faire la déclaration à Votre Excellence.

— Eh bien ! nous y réfléchirons.

.

La nuit porte conseil. Le lendemain le Résident faisait appeler son architecte :

— On nous apprend que les pipouls ne prospéreraient pas ici. Le climat s'y oppose. Arrachez ceux que nous avons plantés, et remplacez-les par une essence moins délicate.

ELIE RECLUS

Le Livre libérateur

Il semble paradoxal de le dire, mais la vérité en crève les yeux : Il n'y a eu qu'un seul homme libre en notre siècle de liberté. Et il est passé presque inaperçu. Ce ne fut ni un grand, ni un riche, ni même un révolutionnaire bruyant. Il s'est borné à amener silencieusement ce changement profond : la ruine définitive de toute autorité divine ou humaine. Il le fit par un simple livre, mais le plus redoutable qui soit (1). Machiavel seul lui peut être comparé par la sérénité cynique, et par l'audace impassible. Il fut un homme doux, instruit et fier. Il avait de sa Bavière natale, le tour d'esprit spéculatif, et de Berlin qu'il habita, il prit le tour de phrase précis et goguenard. Sa profession était d'enseigner dans une école de filles et de faire des traductions pour vivre. Il mourut presque de faim. Il s'appelait Max Stirner. Il a écrit vers 1845 un livre, illustre un moment, oublié longtemps, et qui renaît aujourd'hui à une gloire impérissable. Il suffit d'avoir lu ce livre pour se sentir à l'instant même purifié de péché, ga-

(1) *Der Einzige und sein Eigenthum*, von MAX STIRNER. Leipzig 1845. — 2^e édition, Leipzig 1882.

ranti d'erreur et exempt de joug, pour être un homme libre enfin, comme Stirner le fut. Et voici ce que dit le livre libérateur :

I

Les hommes ont un grand malheur : ils n'ont pas encore atteint l'âge mûr. Ils ont été jusqu'ici des enfants faibles, ou des adolescents candides et enthousiastes. Leur enfance coïncide avec l'antiquité classique. En ce temps-là, ils ignoraient encore le monde physique : c'est pourquoi ils y furent très assujettis. Ils le respectaient, ne le connaissant point. Ils le supposaient rempli de mystères. Le moindre phénomène insolite, un coup de tonnerre, le vol et le cri des oiseaux, le frisson des entrailles d'un animal fraîchement tué, leur paraissaient des signes redoutables. Comme ils se heurtaient rudement aux forces naturelles, la nature leur semblait hantée de volontés hostiles et puissantes, qu'ils craignaient d'offenser. Après bien des tentatives, ils ne trouvèrent que deux moyens de s'accommoder au monde, qui reviennent tous deux à repousser le monde loin de soi. Le premier est de renoncer à le connaître, puisqu'il est plein de secrets jalousement gardés ; et le second, de se faire une âme insensible au mal. L'ataraxie morale et le scepticisme leur parurent en fin de compte la garantie la plus certaine d'une vie bienheureuse. Ainsi, ils s'affranchirent de l'esclavage physique par la vie de l'âme. Mais du même coup, l'ère chrétienne était ouverte : l'humanité fut adolescente.

L'enfance ingénue des Anciens s'accommodait du monde, même hostile ou mystérieux. Ils pensaient qu'on y peut vivre en sages, pourvu qu'on n'eût pas trop de souci des choses matérielles. L'adolescence chrétienne se révolte contre le monde et le hait. Le chrétien vit uniquement en lui-même. Une chose lui paraît exister d'une existence réelle et pure : l'âme, qui connaît le monde des réalités suprêmes, des idées. Le corps est le réceptacle passager et le tombeau de l'âme. La vie humaine est une mort. Mais l'âme s'envolera un jour vers sa patrie essen-

tielle. Toute chose qui existe est de même un esprit, bon ou mauvais. La nature, comme l'avaient bien vu les païens, est pleine d'esprits qui y circulent. Le chrétien sait des formules qui les exorcisent et des prières qu'ils entendent. Il a une crainte pourtant : c'est de les méconnaître. Les Juifs avaient méconnu l'esprit de Dieu lui-même, incarné dans un homme. Comment, sous des apparences illusoires reconnaître le diable ? Ce sera là la perpétuelle angoisse du chrétien, en présence du surnaturel qui abonde. Et les mauvais esprits aiment à se parer de grâce, parce qu'ils aiment les joies charnelles. Ils sont friands de choses belles à souiller, formes ou âmes. Prenons donc garde à la pureté de l'âme, et à n'être pas nous-mêmes habités par de mauvais esprits. Car notre âme est hantée, cela est sûr. Nos pensées mauvaises ne peuvent venir d'elle, qui est innocente, étant divine. C'est donc que des esprits entrent du dehors en elle, pour y élire domicile. Ils lui insufflent le désir des joies illusoires. Préservons-nous, en ne cherchant pas la béatitude sur cette terre, comme des païens, mais dans la vie divine de l'autre monde.

Le mystère de nous-mêmes est donc plus profond encore que n'avaient cru les Anciens. Non seulement nous avons une âme qui est comme une statuette de formes divines enfermée dans un corps de Silène. Mais l'âme à son tour est un corps. Des substances plus subtiles qu'elle-même y ont élu leur demeure : Elle est, disait Paracelse, « l'habitable des esprits », qui lui dictent des conseils salutaires ou funestes. On ne sait d'où ils viennent. L'esprit souffle où il veut. Il s'empare des âmes et les mène.

Or, qu'est-ce qui peut habiter ainsi dans une âme pensante, si ce n'est des pensées ? Les êtres spirituels qui nous hantent, ce sont donc nos propres idées. Elles se sont émancipées de nous dont elles sont nées ; elles surgissent alors devant nous comme des étrangères. Après que nous les avons créées, elles nous maîtrisent, et nous les craignons.

Die ich rief, die Geister,
Werd'ich nun nicht los.

II

Cette vénération des idées apparaît comme le trait dominant de toute l'ère chrétienne, et la pensée contemporaine est elle-même imbuë de ce christianisme. Nous ne parlons pas seulement ici de ceux qui confessent une religion positive, ou de ces délicieux dilettantes, qui, de temps en temps, — Romantiques allemands de la Restauration, ou Néochrétiens français de la troisième République — réinventent juvénilement le mysticisme. La philosophie rationaliste des modernes, n'est pas autre chose qu'une secte spéciale de la grande religion chrétienne. Le jacobinisme politique et la doctrine hégélienne peuvent différer. Mais ce sont là différences de rites et de dogmes secondaires. Il y a de commun une transformation analogue des *idées* en *idoles*, une pareille maladie de l'âme. Nos conceptions morales et nos institutions sont l'œuvre d'une même *idéolâtrie*. Et la critique philosophique la plus aiguë la suppose encore. Car elle repose toujours, en son fond, sur une croyance admise, ne fût-ce que la croyance en une vérité. Mais vouloir conformer à la vérité sa pensée et sa conduite, c'est abdiquer toute liberté de conduite ou de pensée; c'est dire que de tout ce que je pense et de tout ce que je fais, rien ne vaut, si l'idole Vérité ne l'agrée. C'est vivre agenouillé devant une image, taillée de nos mains pourtant, mais qui a acquis sur nous le pouvoir d'évoquer en nous la terreur sainte et l'amour superstitieux. Et le plus sec des théorèmes de géométrie, si vous y croyez, attesterait encore votre mysticisme.

Ceux de ces êtres divins devant lesquels nous tremblons davantage, ce sont les idoles sociales. Quelques-unes portent tout à fait des noms d'anges, et s'appellent des Trônes et des Dominations. Il y a des idoles domestiques et des idoles publiques, telles la Famille, la Patrie, l'Etat, la Société. Et il en est qu'on porte sur le cœur, comme des amulettes : ce sont les Droits et les Devoirs. Voilà autant de divinités qui vous sont tutélaires, si vous

les honorez, et terribles, si vous devenez rebelles. Vous leur obéirez donc jusqu'au sacrifice et avec amour. Car vous savez qu'elles se vengeraient. Que ferez-vous, si la Famille, si l'Etat, si la Société vous déclarent la guerre? Vous mourrez. Votre respect est donc forcé, si vous voulez vivre. Et vous ne devez même vivre que pour eux : car vivre pour vous-même, en égoïstes, serait déjà méconnaître quelque lien social. A celui qui souille la Famille, qui conspire contre l'Etat, qui attaque la Patrie ou qui attente à la Société, vous en viendrez à dire : « Il faut que je te tue », et pour le tuer, vous mettrez votre vie en danger souvent. Ainsi, vous n'avez pas le choix. Sans la Famille, la Patrie, la Société, vous mourrez. Mais vous mourrez encore pour elles. Quoi que vous fassiez, traître ou fidèle, ils réclament votre sang, ces êtres. C'est bien à cela qu'on reconnaît qu'ils sont des dieux.

Pourtant vous vénerez comme des dieux protecteurs ces dieux sanglants. Et certes ils vous protègent. Mais ce qu'ils protègent en vous, ce n'est pas vous. Ne voyez-vous pas qu'ils sont des idées? Aussi leur domaine est-il idéal. Ils sont les soutiens de ce qui dérive d'eux par voie de genèse logique. Ils se montrent hostiles à ce qui logiquement les contredit. Ils protégeront en vous l'essence idéale par laquelle vous avez quelque affinité avec eux. Je ne suis réellement que moi-même. Mais en idée je suis membre d'une Famille et d'une Société, citoyen d'un Etat, enfant d'une Patrie. Moi, en tant que moi, je suis indifférent à la Famille, à la Société, à l'Etat. Mais pourvu que je consente à n'être pas moi, à être seulement bon fils, bon père, bon citoyen et bon patriote, je suis assuré de leur aide. On ne me défend rien que d'être moi, car je ne pourrais être moi-même qu'en menaçant une des idoles sociales. Sous cette réserve, je peux vivre et mourir tranquille. Et si les dieux m'ordonnent de mourir, je n'en aurai pas moins conservé mon caractère d'homme vertueux et de bon citoyen. Je serai mort tout entier, mais je serai mort intègre. Cette destinée ne vous suffirait-elle pas? Voyons alors à nous émanciper.

III

Trois doctrines de notre temps ont prêché l'émancipation : le Libéralisme politique, le Socialisme et l'Humanitarisme.

On nous a dit en premier lieu : « Pourquoi vous laissez-vous gouverner ? Vous êtes la masse tandis que vos gouvernants sont le petit nombre. Qu'ont-ils fait pour être plus grands que vous ? Ils ont de la naissance et des privilèges, mais vous avez du bien et des capacités. Déchirez les lettres de noblesse et les chartes du droit féodal. Introduisez la rivalité de tous contre tous, c'est-à-dire dans le domaine économique la concurrence et, en politique, la brigue des suffrages. Chacun ainsi en viendra à occuper la place que lui assignent ses aptitudes. Et la justice sera réalisée. » Mais que m'importe à moi la liberté de concourir, si je ne suis pas armé pour entrer en lice ? Il se peut que je sois au monde tout nu, sans un toit, sans un liard, avec mes deux seuls bras pour travailler. Ne serai-je pas battu par celui qui surgira devant moi, fort de tout le travail capitalisé de plusieurs familles et de plusieurs générations ? Et que m'importe le suffrage universel si je ne suis pas son élu ? En serai-je moins esclave parce que j'aurai moi-même donné ma voix au maître ? La seule ressource que je puisse tirer d'une société pareille est de vendre le plus cher possible aux candidats mon vote, et aux capitalistes mes bras si je suis homme, mon corps si je suis femme. Et comme, en fait, le nombre est petit des élus et des riches, le libéralisme politique équivaut à l'esclavage salarié de la plupart.

Le Socialisme nous donne raison dans cette argumentation. Il tend à supprimer le mécanisme politique et à abolir la propriété privée qui fait les conditions d'existence inégales. Nul ne possédera rien, si ce n'est le revenu de son travail. Je n'ai plus la liberté de travailler. Je suis forcé au travail. Mais le travail m'assurera la vie, que ne m'assurait pas la concurrence. Et certes un tel changement

social m'émanciperait des riches, puisque nous serions tous également des gueux devant la société. Mais cet être à la fois immatériel et muni de tous les biens, la Société, sera bien le pire des maîtres, parce qu'il sera le seul et qu'il n'y aura contre lui aucun recours. Et la plus dure loi de toutes, n'est-ce pas d'être forcé à travailler? Puis, mon aptitude au travail n'est pas la seule sans doute. J'ai mille talents peut-être, et pas un seul talent manuel. Si je suis Louis XVI je pourrai devenir un bon serrurier, certes. Mais si Dante revenait parmi nous, il faudrait l'exiler encore, et si le Tasse vivait, lui donner de re chef un cachot, parce qu'il donnerait l'exemple d'une oisiveté dangereuse. Ou bien en laissant même à l'écart le génie, le simple don de ruse, l'art que je puis avoir d'exploiter, de séduire, de commander demeurerait-il sans emploi? Et n'y a-t-il pas là des joies éminentes dont le socialisme veut me sevrer injustement?

« Il y aura en effet des injustices sociales nombreuses, nous dit l'humanitarisme, tant que l'homme sera imparfait. Mais il est indéfiniment perfectible. Il marche vers un but divin. Quand ce terme sera atteint ou proche, nulle inégalité n'existera plus; et les expédients dont les hommes usent pour s'arracher le pouvoir ou les biens seront tombés en désuétude, parce que la félicité sera universelle; l'égoïsme ne trouvera plus de place parce que chacun vivra heureux de la joie d'autrui. Nous goûterons la liberté dans la fraternité parfaite. Il dépend de nous de nous approcher tous les jours de cette condition miraculeuse. Il ne faut pour cela que travailler au bien, c'est-à-dire cultiver en nous, au lieu du moi égoïste, le moi moral, l'homme parfait qui est en germe en nous et qui demande à naître. » Mais que me fait à moi l'homme de l'avenir, c'est-à-dire celui que je ne suis pas? Il s'agit ici de moi, et de moi seul. Je n'ai cure de l'homme parfait, qui est à naître. Car il ne serait peut-être pas moi. Il y a pis encore : il ne peut pas naître, parce qu'il est une idée, et que jamais un fantôme idéal n'existera en chair et en os. Mais moi qui existe aujourd'hui et qui n'existerai pas demain, qui n'ai ni le goût ni le talent de la perfection morale, et qui ne me soucie pas plus de ressembler à l'homme parfait qu'un

chien ne vise à devenir semblable à Sirius, je revendique le droit de vivre heureux. Je demande qu'on s'occupe de moi, et non pas d'un fantôme agrandi et projeté, par je ne sais quel mirage d'optique intellectuelle, à une distance infinie. Je suis ici. Je suis moi. Et je veux vivre et jouir, sans délai.

IV

Des trois tentatives d'émancipation qui ont été faites, la première a abouti à faire de moi un esclave salarié, la seconde, un gueux condamné aux travaux forcés. La troisième qui me fait la destinée la plus enviable, me renvoie, comme le christianisme, à un monde à venir. Elles épuisent pourtant, ce semble, la sphère entière des conceptions possibles. Si aucune d'elles ne nous donne satisfaction, il ne nous reste qu'à ne plus chercher notre salut dans le domaine des idées.

En effet, comment une idée nous pourrait-elle affranchir, puisqu'elle est notre œuvre. Elle peut seulement s'affranchir de nous : mais alors elle nous tyrannise. Prenons donc les idées pour ce qu'elles sont, c'est-à-dire pour nos créatures, et pour peu qu'elles prennent d'empire sur nous, faisons-les rentrer dans leur néant, c'est-à-dire dans le moi. Il suffit pour cela d'abjurer toute croyance et toute obligation. Un seul acte de volonté nous en rend les maîtres. Une résolution me délivre : celle de me dire que moi seul suis. Je ne vis que pour moi. Je ne suis ni un citoyen abstrait, ni un homme en général, par la raison que je suis un moi concret et particulier. Je n'ai donc nul devoir. Car si j'existe seul, mon unique destination est celle que je m'assigne. En revanche, j'ai tous les droits. Tout ce qui se trouve à ma portée est de ma compétence et m'appartient. Mon droit n'a d'autres limites que celles de mon pouvoir.

Je ne socialise pas la propriété : je la prends pour moi. Est-ce à dire que je *vole* ? Il ne se peut. Car il n'est possible de *voler* que ce qui *appartient* à autrui. Et je n'ai de raison de reconnaître la propriété de personne. Je peux

tuer, même, sans être criminel. Car je fais seul la loi. Je n'ai qu'à m'absoudre pour être innocent. Et je n'ai nul besoin de reconnaître à qui que soit le droit d'exister.

Ce sera donc la guerre de tous contre tous? Chacun pourra faire ce qu'il voudra? — Remarquez que chacun ne fera jamais que ce qu'il *pourra*. Et s'il dépendait de vous de l'en empêcher, il ne pourrait déjà plus le faire. Je déclare que, pour ma part, je n'entamerai jamais la lutte contre qui je jugerai plus fort que moi. Je fais ceci qui me plaît. Arrêtez-moi, si vous êtes en mesure de m'en empêcher. Vous faites cela, qui me déplaît. J'y mets obstacle, comme je puis. Je vous exploite parce que je vous considère comme ma chose. Exploitez-moi de même, si vous me découvrez un point vulnérable.

Mais comprenez que la meilleure façon d'exploiter autrui, n'est pas toujours de se montrer hostile ou terrible. Que de choses on obtient des hommes et des femmes, en les aimant, ou en simulant de les aimer! Et aimer, n'est-ce pas par soi-même une joie? Seulement, je ne vous aimerai jamais pour vous, toujours pour moi; et cela ne vous regarde pas, si je vous aime.

Peut-être aussi chercherai-je à me faire aimer de vous. Car je pourrai avoir plaisir à me voir entouré de visages souriants et non pas de visages moroses. Je vous séduirai donc. J'achèterai de vous, par mes prévenances, tels services qu'il sera de mon intérêt de vous demander. Mais de même, si vous voulez que je vous rende service, achetez-moi. En y mettant un prix assez haut, peut-être me gagnerez-vous.

Au sens grossier et social de ce mot, je ne suis donc pas *seul* : je suis égoïste. Car je vois l'intérêt que j'ai à n'être pas solitaire. Je contracterai une *union libre* avec quiconque me rendra la vie douce. Mais le seul capital que j'apporterai dans cette union, ce sera ma faculté d'exploiter autrui et de me déguster moi-même. Je n'y rendrai que les services qu'il me plaît de rendre, en vue d'une satisfaction d'amour ou d'intérêt. Le jour où mon affection sera éteinte, et mon intérêt épuisé, je me retirerai sans scrupule. L'*union libre*, que je veux fonder, diffère de la société actuelle en ce qu'elle ne m'oblige, ni moi, ni per-

sonne. Le mensonge y est licite; la perfidie y est de mise. Pourvu que l'intérêt de chacun soit d'en faire partie, elle subsiste. Mais je me sépare immédiatement de qui je n'aime plus ou de qui ne me rapporte plus rien. Et je ne tiens aucune promesse, dès qu'il m'en coûte. Car je considère tout lien moral comme une faiblesse, et tout amour entaché de désintéressement pour folie pure.

On pourra me démontrer scientifiquement que j'ai tort, et qu'une société pareille est inconcevable. Je réponds que les faits me donnent raison tous les jours. Au demeurant, il m'est indifférent qu'une société subsiste, si je dois me sacrifier à elle. Et enfin, les démonstrations d'une science, sociale ou autre, me laissent froid. Car je ne crois pas au vrai. La vérité est ce que je veux. Je suis la mesure de toutes choses. Si une démonstration me gêne, je ne la suis pas. Si une pensée m'offusque, je la nie.

Est-ce donc que je penserai jamais? Il est très probable au contraire que je penserai, car j'ai un cerveau pour cela, comme j'ai un estomac pour digérer. Mais je ne me sens pas plus tenu au respect envers les pensées de mon cerveau qu'envers les résidus de ma digestion, Vous-même, je ne vous empêche pas de penser. Je n'entraverai que celles des manifestations de votre pensée dont j'éprouve du désagrément. A cela près, ayez les convictions de votre goût. Grisez-vous de pensée et de croyance! Mais si je suis sobre de pensée, ou si j'en supporte la forte liqueur sans perdre la raison, j'aurai le droit de m'apercevoir que vous êtes ivre. Et vous ne devez pas demander mon respect uniquement parce que vous êtes saoul.

Vous voyez bien maintenant que j'ai la tête libre, l'équilibre parfait de moi-même; que je ne trébucherai jamais; que je suis irréprochable, quoi que je fasse. Comment ne serais-je pas sans reproche, si je ne reconnais à personne le droit de m'en remontrer? J'ai atteint la perfection de moi-même (car il ne peut s'agir ici d'aucune autre), pourvu que j'aie usé à tout instant de ma faculté de m'épanouir et d'aspirer la vie et la joie de toute la force de mes poumons. Tel se dit meilleur que moi, ou plus heureux. Si je le croyais, ne l'imiterais-je pas, et ne lui prendrais-je pas ce qui fait son bonheur? Mais il n'y a aucune commune me-

sure entre mes joies et les siennes. Il ne peut ni me prêter son moi ni entrer dans le mien. Son approbation ou son blâme, il ne m'en chaut. Je dispose de mon corps et de mon âme librement, selon mon savoir et mon pouvoir. J'ignore les superstitions enfantines et les scrupules de la jeunesse. J'ai atteint l'âge viril, puisque j'ai conscience d'être moi. Et nulle tutelle, ni d'un esprit, ni d'une idée, ne convient à un adulte.

Que chacun fasse comme je viens de faire, et demain il n'y aura plus d'esclavage, parce que l'autorité sera morte. Il n'y aura plus que l'union libre des égoïstes et la floraison prodigieuse de la joie universelle. Il suffit d'avoir le courage de la *révolte*. Car notez encore ceci. Je ne prêche pas la Révolution, mais la Révolte. La Révolution est un acte unique ; la Révolte est un état d'âme permanent.

Lorsqu'une Révolution est consommée, un autre régime oppresseur remplace le régime ancien. Elle ne fait que nous changer de chaîne ; et la plus belle révolution qu'on nous promette, la Révolution sociale, n'aura pour effet que de faire de nous tous des gueux. Ce qu'il faut, c'est la Révolte durable contre toute constitution présente ou future, contre toute loi stable, et contre tout Etat (*status*). Car toutes choses dans la nature changent. Seules, les idées peuvent être fixes, et les idées fixes sont des folies. Un lien idéal, tel qu'une société constituée, n'est donc pas un lien naturel, mais une illusion factice engendrée par une manie imitative.

L'illusion toutefois, dévoilée comme telle, perd son pouvoir prestigieux. Et, dégagés de l'obsession, nous voilà émancipés à jamais, et riches de toute la portion de l'univers dont nous aurons l'audace et la force de nous emparer. Car nous sommes inaccessibles désormais au respect, et n'adorons plus que nous-mêmes. Nous créons nous-mêmes à chaque instant la fantaisie dont il nous convient d'égayer notre moi, et l'aspect sous lequel il nous agrée de regarder le monde. Et comme pour nous rien n'existe du monde que ce que nous en voyons et ce qu'il nous plaît d'en découvrir, il est vrai, à la lettre, que nous faisons les choses et nous-mêmes, d'un décret tout-puissant. Nous ne devenons pas dieux : Nous le sommes.

*
* *

Telle est la doctrine que médita, pendant qu'il enseignait à des jeunes filles, Max Stirner. Et, en la méditant, il savait bien qu'il condensait et renversait à la fois toute la philosophie de Descartes à Hegel, et qu'il écrivait le plus complet manuel d'anarchisme qui se puisse. Mais il ne se crut pas la mission de prêcher sa doctrine parce qu'il ne croyait en aucune mission. Il écrivit son livre par amusement, et le publia pour se donner le spectacle de l'effet produit. L'effet fut immense, mais il ne dura qu'un jour. Quoi d'étonnant ? C'était le seul livre sain d'esprit qui eût paru dans la plus maniaque des époques, en 1848. Aujourd'hui que nous voilà un peu dégrisés, nous le lisons peut-être.

Le comprendrons-nous tout à fait ? Là seulement commence mon doute. En lui-même, il est irréfutable, car il repose tout entier sur un acte de volonté : et on ne réfute pas le vouloir. Mais le vouloir a besoin d'éducation. Ou, si l'on préfère considérer que notre volonté est malade, il lui faut un traitement difficile et long, pour la redresser et pour qu'on puisse faire germer en elle une résolution qui atteste la fin des obsessions anciennes. Ce livre, dédaigneux de la Pensée, n'est donc irréfutable que pour la Pensée même ; et la seule Pensée le respectera ! La Volonté des hommes, usant d'un droit que d'ailleurs il lui reconnaît, n'en tiendra nul compte d'ici longtemps. Elle continuera de se courber devant des idoles, et trouvera à cette adoration de la joie. Et ainsi peut-être, par une dernière ironie, l'anarchie elle-même serait un idéal religieux, et provisoirement du moins, ses sectateurs seraient des croyants, imbus du mysticisme de la liberté.

THÉODORE RANDAL

VUES D'ENFANCE

Autour du bassin où la nourrice poussait, pour mon bonheur, un sloop de bazar, le Monsieur à l'air las se promenait souvent, jamais seul. Une fois il s'approchait, me parlait...

Cela me parut très drôle, et je partis d'un fort éclat de rire... puis voulus saisir sa canne... Mais la nourrice se précipita, me retint... Il y avait un groupe d'hommes qui attendait... non loin... et des officiers la main en salut... contre le claque.

Le Monsieur souriait d'un œil bénin coulé entre des paupières molles, la tête pâle toute penchée sur la moustache à longues pointes... Soudain il tourna les talons et la nourrice m'emporta comme devant un péril.

— Madame, madame ! criait-elle dans l'escalier ... L'Empereur, l'Empereur qui a parlé à M. Paul, et M. Paul qui voulait lui prendre sa canne... !

Mon père renvoya la femme. Il craignait que ma présence dans le parc l'eût mécontenté.

J'en conçus une véritable rancune contre l'Empereur, et ce fut, sans doute, mon premier sentiment un peu vif...

A quelque temps de là, comme la calèche impériale

passait, je fis une moue ; et du jeune prince, debout, qui tendait les mains vers mon sloop, je me détournai, serrant le bateau contre ma poitrine avec une aversion propriétaire, déjà républicaine.

Plus tard au camp de Châlons je vis chaque jour, mon père à cheval. Il me prenait sur la selle pour quelques tours dans le jardin précédant notre maison. Quelle fierté... devant ma mère qui, du balcon, souriait, appelait, lançait des cris plaintifs.

D'heure en heure le canon tonnait. La cavalerie évoluait dans le soleil... Il y avait devant les tentes, de minuscules châteaux-forts construits en glaise, de petits monuments chers aux soldats et qu'il m'eût plu d'avoir.

Cette parité de goûts entre eux et moi me rendit leur existence familière.

J'eus une grosse sympathie pour le plastron du lancier choisi comme serviteur d'écurie. Seul peut-être de tous, il ne se fatiguait pas de mes questions. Des incidents pareils nous intéressaient : le combat de deux chiens, l'histoire du Juif errant, Robinson.

Ainsi m'éduquai-je à cette âme simple. Ma mère cependant s'attachait à m'apprendre la lecture. Les contes de Perrault, l'histoire sainte guidèrent cette instruction. Je retrouvai sous des formes plus heureuses les dires des servantes ; et j'acceptai comme article de foi la séduisante erreur du Bien triomphant du mal puni.

Les images qui décoraient le volume de l'histoire sainte étaient d'antiques gravures sur bois. Un Isaac sacrifié par Abraham avait les jambes indistinctes des bûches où il était agenouillé, et cette faute du dessinateur naïf m'intrigua longtemps. Je crus d'abord qu'Abraham avait commencé le sacrifice en coupant les jarrets de son fils.

Ma mère me devint alors plus intime. Des matinées entières s'employaient en leçons exerçant sa patience.

Elle ne désola pas sa fermeté. Les larmes que me firent verser les labeurs de l'étude gâtèrent une bonne part des pages dans le volume de Perrault. Elles se gondolèrent.

Il y eut des élès fervents en province !

Mon père taquinait, à table, le jeune abbé Gansart ; il

discutait âprement avec un monsieur barbu, boiteux à lunettes et que ma grand-mère prétendait être *un rouge* ; j'en avais si peur ! Les vieilles péroraient. Ma mère « était dans les nuages », à ce que l'on soutenait. Ce terme augmenta envers elle ma vénération. Par chance, la bisaïeule mangeait sa soupe aussi mal que moi, à cause du tremblement. Quand on allait rire, l'abbé, très rose cachait son embarras derrière ses mains jointes.

Les petites demoiselles de Bellevue étaient quatre toutes cousines, dans un grand château : Jenny, Lucie, Rose, Constance... Elles possédaient quatre robes grises de pensionnaires Ursulines et un gros cheval blanc sur lequel, nous allions comme les quatre fils de la Légende ; Rose l'aînée, tenant la bride. Une allée de tilleuls menait de la grille aux bâtiments. On y trouvait une tante robuste et des tartes immenses, des gaillards de cousins fumeurs de cigares. Ils savaient découvrir les nids dans le creux des murailles. Les cous déplumés, les becs jaunes tendus avidement, cela m'était une gloire. Je possédais de la vie, de la vie à moi, que je pouvais, à mon plaisir, interrompre ou perpétuer. Généralement les petits oiseaux ne tardaient pas à périr.

Je me liai intimement aux décors de la religion. La chapelle du couvent se parait de fleurs neuves, de tapis brodés, de tout une orfèvrerie magnifique, cadeaux des dames recluses. Les offices y étaient plus beaux que toutes les pompes officielles par moi connues. Les religieux chantaient d'un accent surhumain qui me rendit fort craintif. La persuasion me prit d'un Dieu tout proche, prêt à descendre de l'ostensoir et dont la main formidable écraserait...

Le monde chrétien, la sphère bleue qui le représentait aux mains du Père trônant dans le vitrail, suscitèrent l'image de l'infini numérique, tous ces peuples courbés sur la surface de la terre devant la croix ! Les peuples

ensemble ! Les peuples ! La nuit, en rêve, je les revis. C'était dans une plaine, sans horizon. Le sol couleur des nues grises supportait la foule pressée des nations aux innombrables têtes priantes... Et cela s'agitait comme quand il vente sur les champs. Il se dressait, par endroit, des pinacles d'églises. Au ciel, l'Agneau s'illuminait..., et il me parut bien que, sous le sommeil paisible de la Brebis ; c'était la Bête même de mes effrois anciens qui gisait soumise et implorante. Le rêve se brouilla... Mais il obséda mes nuits pendant des années... à des dates presque fixes...

Le faste de Dieu m'attacha décidément à lui. J'enviai les hardes des enfants de cœur et la suavité de l'encens. La petite cousine Marie aimait aussi les choses d'églises. J'obtins qu'on nous achetât les objets du culte en réduction. Nous érigeâmes des autels. Elle faisait toujours l'assistante.

Je la vis moins, parce que mon naturel tapageur la troublait. Dans la transparence de sa pâleur des afflux de sang passèrent si je traînais mes sabres, mes fusils, mes canons, le matériel de combat ; et sa peau se ridait ; et des larmes lui jaillissaient des paupières... Sa mère la reprit, la renferma. On parlait de la mort à son nom.

Les souvenirs de guerre ne désertaient pas la maison des ancêtres. Les promenades presque quotidiennes au cimetière renouvelaient la mémoire filiale de mes parents. Je sus le passage de la Bérésina où le capitaine Sapeline avait un doigt coupé par les Cosaques. Certain juif lui avait vendu vingt francs un verre d'eau-de-vie ; et, durant qu'il buvait, avait tenté de soustraire les épaulettes d'or suspendues au ceinturon dans un mouchoir. Mon grand-père coupa la tête du juif et garda les vingt francs.

Et comme il était haut, mon grand père ! On me montra sa taille marquée au couteau contre une porte. Sous le feu de l'ennemi, il ordonnait à ses grenadiers de baisser la tête, mais lui gardait la sienne droite. Un boulet lui enleva son schako, moins la visière et le tour de tête. Si près l'avait effleuré la mort, qu'il fut un peu chauve depuis au sommet du crâne.

Dans le tableau faisant face à celui du bisaïeul, on le

voyait en culotte blanches, en bottes géantes, et le torse drapé dans un manteau vert. Il en sortait une main formidable dont le gantelet de cuir jaune étreignait un sabre à damasquinures... A ses pieds une grenade fumait. Ses chevaux se drapaient dans la bise montant de la neige où des masses d'infanterie s'échelonnaient parmi les feux dardés des canons...

Le reste de la famille m'importait moins. Chez l'oncle maternel les portraits de bénédictins, ceux des dames en toilettes à fleurs, m'étaient peu suggestifs. Seulement le jardin considérable prêtait le meilleur décor pour les simulacres militaires.

— Il faudrait fusiller trente mille Parisiens, pour que les honnêtes gens aient enfin la paix !

Madame des Boves lançait ainsi, soudain, son vœu favori. Les militaires approuvaient avec un remuement des éperons..., une impatience d'en finir. Ma mère faisait l'historique de sa famille émigrée pendant la Révolution première. Quarante huit heures ses ancêtres étaient restés sans nourriture en arrivant sur le sol d'Angleterre. Au verre de lait qu'on lui présenta, l'aïeule avait pleuré de joie, de reconnaissance.

La Révolution me fit l'horreur d'une montagne de têtes tranchées où des voyous sauvages se rougissaient les bras.

L'ami le plus intime de mon père, le comte Maxime de Montels, alors procureur impérial, me séduisit par le type de ci-devant que lui prêtaient ses cheveux en flocons, son teint en couperose. Que certaines gens pussent excuser ceux qui tuèrent de si aimables personnes, j'estimais cela monstrueux. M. de Montels m'apportait des livres aux images coloriées ; des boîtes de bonbons rares d'ailleurs mangés par les parents durant mes absences. Au retour des après-midi passées en compagnie de camarades, je trouvais les boîtes vides. Des désolations d'abord. Ensuite par une fierté, je feignis de ne pas m'apercevoir.

A Paris, dans le salon on parlait beaucoup de Rouges qui s'agitaient. Leurs théories, assurait-on, promettaient le massacre, l'incendie. Le verre de sang de Mlle de Sombreuil.

« Fils de Saint-Louis, montez au ciel ! » — « Et pourtant j'avais quelque chose là. » — « Liberté, que de crimes on commet en ton nom ! » ; voilà ce qu'il m'entraînait dans la mémoire. J'avais le cauchemar des charrettes pleines de vies humaines et conduites à l'abattoir révolutionnaire... Le peuple ! La voilà donc cette bête aux faces vociférantes de mon premier âge prête à se déchaîner telle que les hydres des contes. Je me félicitai d'en avoir eu si peur.

Ma mère et moi nous réprouvions mon père qui achetait, copiait la *Lanterne* de Rochefort. Ne serait-ce pas la fin des bonbons, des dîners, des robes odorantes, des vaiselles joyeuses ? Mon père, lui, réprouvait les débordements de la cour impériale qu'il avait trop sus.

Cependant la fête allait. Les arbres de Noël se parèrent de lampions. Pêcheur napolitain, je conduisis le cotillon du bal d'enfants, orgueilleux de mon bonnet écarlate, de mes scapulaires. Mon amie Claire, Arlequine de satin, guidait la farandole ; et sa batte était un seul morceau d'ivoire, avec mille francs de rubis à la poignée. Elle voulut boire. Il m'amusa de suivre le liquide gonflant son gosier ; je mis le doigt sur la petite bosse. Claire s'étrangla. Les veines gonflèrent... Ses mains trépignaient, ses yeux versaient les larmes à flots. Le bal interrompu, on s'empressa. « Qu'as-tu fait à ma fille ? Dis ? mais dis donc ! » criait la grand'mère Chaslins. En une seconde mon père accouru me dépouillait du travestissement. Les gifles cinglèrent mes joues. Je me crus un fort méchant assassin.

Cet hiver-là les réceptions cessèrent. La maladie entra dans la maison. D'horribles migraines assaillirent ma mère... Je campai près d'elle dans les tentures du lit ; dirigeant sur les moquettes la marche de mes bataillons, en grand silence. Le calme de la chambre bleue où le foyer pétillait, où la malade sommeillait dans l'accablement des fièvres, où mon père lit à contre-jour — cela m'imposait une sagesse entière.

Souvent je fus, la journée chez le peintre. Je bataillais contre les deux dogues. Je m'enfermais dans les armures. J'examinais la main de mon ami agissant sur les toiles. La vieillesse le couronnait d'un bandeau gris. Il me lisait des histoires héroïques. Mais ses enseignements languirent.

La tristesse montait aux vieux velours et aux lames des panoplies... Il y avait de la nuit dans les couleurs du vitrail ; les saintes passaient de nuance.

A mon tour, la fièvre me saisit.

Le mal s'installa dans la poitrine. Une légion de gnômes ramonait sûrement ma gorge ainsi qu'ils le firent au géant Baïmoral. Et, leur besogne accomplie, ils s'échappaient par ma bouche en une toux folle. Leur départ secouait tout mon corps, comme les démons secouaient la chaumière de Saint-Antoine. D'autres accouraient alors. Leur abominable cuisine recommençait à cuire mes poumons, jusqu'à ce qu'ils s'envolassent à leur tour. Dans ma gorge ils se bousculaient pour le passage ; et longtemps nul ne parvenait à vaincre ses compagnons, à franchir le larynx. Leur tapage, leur colère comblaient mes veines. Ma chair, semblait-il, éclaterait sous l'effort de leur rixe, tant ils se pressaient sous les canaux étrécis. D'un sursaut formidable ils se ruaient enfin, passaient dehors ; et ma bouche, écorchée par leur essor, goûtait du sang...

L'âtre plein d'incendie, la tristesse de ma mère empressée et sans toilettes, les plaisanteries contraintes de la bonne, la tolérance de laisser mes jouets favoris dans ma couchette, cela m'inquiéta bien un peu. Mais le gros docteur passait si drôlement le bec de sa canne dans mon cou qu'il chatouillait ! Si gauchement il rangeait les soldats, mêlant les artilleurs aux dragons !

Je subis la souffrance du vésicatoire qu'on soulève et les cent déchirures successives de la peau. Mon père marchait à grands pas. Les médecines et les lochs, il en buvait afin de me donner confiance, car le grand supplice, pour moi, était l'absorption des drogues.

Les odeurs pharmaceutiques me suffoquaient, dès l'ouverture des flacons..., et les immondes liqueurs ne coulaient dans ma bouche qu'après des supplications dramatiques. Les larmes séchaient vite sur ma pommette ardente que leur sel piquait.

Et puis les choses, autour de moi, s'estompèrent. Des voiles descendirent... Les apparences flottèrent. Les couleurs s'aplanirent. La servante se mouvait dans un air épais comme l'eau. Ma mère gémissait, se tordait les

mains, sous des vapeurs étincelantes, lointaines... L'ombre s'appesantit, conquiert les choses. L'incendie de l'âtre marquait un cataclysme rose dans le brouillard ; et parfois il disparaissait complètement... Dans le noir triomphateur mon aieul poussa son cri de gloire . Mes soldats marchaient à sa suite sur l'élan d'une marseillaise, et soudain leurs bouches s'ouvraient démesurément, c'était les innombrables têtes vociférantes de la Bête qui se ruaient à moi... Je m'éveillai avec le spasme de la toux . L'essaim des gnômes s'échappait en tumulte de ma gorge desséchée... L'immonde liqueur coulait sur leur trace, emplissait mon être de ses puanteurs pharmaceutiques...

La convalescence fut une époque charmeuse. On me fit l'existence bienveillante. Marguerite me rapprit à marcher. Dans les caisses, les jouets s'accumulèrent, je titubais de faiblesse sous les plis de la robe de chambre bleue de roi . Je mangeai dans un service de dinette des cailles et des grives, des petits oiseaux rôtis exprès pour le malade.

La servante jouait au mariage. Elle endossait son beau corsage breton, et, me portant sur la table, je devenais son mari vrai, plus grand qu'elle... fier de l'épouse. Mes premières sorties eurent pour but de visiter son ami le photographe, jeune homme chevelu qui l'embrassait derrière les appareils. A la foire du trône, il me chargea de mirlions et de babioles... Je fus ravi non sans comprendre leur manège.

A peine remis, j'eus le désespoir d'apprendre le mariage de Mlle Fourny. Ma mère me conduisit en visite chez ses parents. Je l'y vis pour la dernière fois. Elle se tenait assise sur une chaise volante recouverte de brocart pers. La joie illuminait ses yeux immenses. Elle ne remarqua nullement mon chagrin. Tout l'enchantait de ses noces jusqu'au nom de la ville où elle habiterait : Angoulême. Elle ordonna qu'on nous offrit du lait provenant des fermes de son futur. Je n'eus pas le courage d'en boire. Je la regardais, extrêmement surpris qu'elle ne se fût jamais aperçue de ma passion. Cruellement elle montra les pièces de son trousseau qu'on apportait : les chemises à jour, les peignoirs brodés en soie de fleurs multicolores et de min-

ces guirlandes... On lui dit adieu. Elle me fit promettre que je l'irais voir avec ma mère. Nous assurâmes. Et ce fut tout.

Son père, sitôt le mariage conclu, quitta les affaires qui allaient mal. Sa femme ruinée dut recourir au gendre.

Notre monde ne les vit plus.

Dans la rue des émeutes passaient, gens sordides et affreux, traînant au bout de cannes d'ignobles lambeaux rouges. Ma mère m'enlevait jusqu'à un fiacre. Pelotonné dans le velours bleu de sa robe je regardais avec étonnement ces sales êtres braillant et que fuyait la voiture dans l'abîme infini des rues.

Les bicornes des sergents de ville affluaient soudain ; et j'aurais bien voulu regarder la bataille.

PAUL ADAM

L'ANTISÉMITISME

ET SES CAUSES GÉNÉRALES

Si l'on voulait faire une histoire complète de l'antisémitisme — en n'oubliant aucune des manifestations de ce sentiment, en en suivant les phases diverses et les modifications — il faudrait entreprendre l'histoire d'Israël depuis sa dispersion, ou, pour mieux dire, depuis les temps de son expansion hors du territoire restreint de la Palestine.

Partout où les Juifs, cessant d'être une nation prête à défendre sa liberté et son indépendance, se sont établis, partout s'est développé l'antisémitisme, ou plutôt l'anti-judaïsme, car antisémitisme est un mot mal choisi, qui n'a eu sa raison d'être que de notre temps, quand on a voulu élargir cette lutte du juif et des peuples chrétiens, et lui donner une philosophie en même temps qu'une raison plus métaphysique que matérielle.

Si cette hostilité, cette répugnance même, ne s'étaient exercées vis-à-vis des juifs qu'en un temps et en un pays, il serait facile de démêler les causes restreintes de ces colères; mais cette race a été, au contraire, en butte à la haine de tous les peuples au milieu desquels elle s'est

établie. Il faut donc, puisque les ennemis des Juifs appartenaient aux races les plus diverses, qu'ils vivaient dans des contrées fort éloignées les unes des autres, qu'ils étaient régis par des lois différentes, gouvernés par des principes opposés, qu'ils n'avaient ni les mêmes mœurs, ni les mêmes coutumes, qu'ils étaient animés d'esprits dissimilaires ne leur permettant pas de juger également de toutes choses, il faut donc que les causes générales de l'antisémitisme, résident en Israël même et non chez ceux qui le combattirent.

Ceci n'est pas pour affirmer que les persécuteurs des Israélites eurent toujours le droit de leur côté, ni qu'ils ne se livrèrent pas à tous les excès que comportent les haines vives, mais pour poser en principe que les juifs causèrent — en partie du moins — leurs maux.

Devant l'unanimité des manifestations antisémites, il est difficile d'admettre — comme on a été trop porté à le faire — qu'elles furent simplement dues à une guerre de religion, et il ne faudrait pas voir dans les luttes contre les juifs, la lutte du polythéisme contre le monothéisme, et la lutte de la Trinité contre Jéhovah. Les peuples polythéistes, comme les peuples chrétiens, ont combattu, non pas la doctrine du Dieu Un, mais le Juif.

Quelles vertus ou quels vices valurent au juif cette universelle inimitié, pourquoi fut-il tour à tour, et également, maltraité et haï par les Alexandrins et par les Romains, par les Persans et par les Arabes, par les Turcs et par les nations chrétiennes ? Parce que partout, et jusqu'à nos jours, le juif fut un être insociable.

Pourquoi était-il insociable ? parce qu'il était exclusif, et son exclusivisme était à la fois politique et religieux ou, pour mieux dire, il tenait à son culte politico-religieux, à sa loi.

Si, dans l'histoire, nous considérons les peuples conquis, nous les voyons se soumettre aux lois des vainqueurs, tout en gardant leur foi et leurs croyances. Ils le pouvaient facilement, parce que, chez eux, la séparation était très nette entre les doctrines religieuses venues des dieux, et les lois civiles émanées des législateurs, lois qui se pouvaient modifier au gré des circonstances, sans

que les réformateurs encourussent l'anathème ou l'exécration théologique : ce que l'homme avait fait, l'homme pouvait le défaire. Aussi, les vaincus se soulevaient-ils contre les conquérants par patriotisme, et nul mobile ne les poussait que le désir de resaisir leur sol et de reprendre leur liberté. En dehors de ces soulèvements nationaux, ils demandèrent rarement à n'être pas soumis aux lois générales ; s'ils protestèrent, ce fut contre des dispositions particulières, qui les mettaient vis-à-vis des dominateurs dans un état d'infériorité et, dans l'histoire des conquêtes romaines, nous voyons les conquis s'incliner devant Rome, lorsque Rome leur impose strictement la législation qui régit l'empire.

Pour le peuple juif, le cas était très différent. En effet, comme déjà le fit remarquer Spinoza (1), « Les lois révélées par Dieu à Moïse n'ont été autre chose que les lois du gouvernement particulier des Hébreux. » Moïse, prophète et législateur conféra à ses dispositions judiciaires et gouvernementales, la même vertu qu'à ses préceptes religieux, c'est-à-dire la révélation. Iahveh, non seulement avait dit aux Hébreux : Vous ne croirez qu'au Dieu Un et vous n'adorerez pas d'idoles, mais il leur avait prescrit aussi des règles d'hygiène et de morale ; non seulement il leur avait lui-même assigné le territoire où devaient s'accomplir les sacrifices, minutieusement, mais il avait déterminé les modes selon lesquels ce territoire serait administré. Chacune des lois données, qu'elle fut agraire, civile, prophylactique, théologique ou morale, bénéficiait de la même autorité et avait la même sanction, de telle sorte que ces différents codes formaient un tout unique, un faisceau rigoureux dont on ne pouvait rien distraire sous peine de sacrilège.

En réalité, le Juif vivait sous la domination d'un maître, Iahveh, que nul ne pouvait vaincre ni combattre, et il ne connaissait qu'une chose : la Loi, c'est-à-dire l'ensemble des règles et des prescriptions que Iahveh avait un jour voulu donner à Moïse, Loi divine et excellente, propre à con-

(1) Tractatus théologic, Politic. — Préface.

duire ceux qui la suivraient aux félicités éternelles ; loi parfaite et que seul le peuple Juif avait reçue.

Avec une telle idée de sa Torah, le Juif ne pouvait guère admettre les lois des peuples étrangers, du moins, il ne pouvait songer à se les voir appliquer ; il ne pouvait abandonner des lois divines, éternelles, bonnes et justes, pour suivre des lois humaines fatalement entachées de caducité et d'imperfection. S'il avait pu faire une part dans cette torah ; si, d'un côté, il avait pu ranger les ordonnances civiles, de l'autre les ordonnances religieuses ! Mais toutes n'avaient-elles pas un caractère sacré, et de leur observance totale, le bonheur de la nation juive ne dépendait-il pas ?

Ces lois civiles, qui s'étaient à une nation et non à des communautés, les Juifs ne les voulaient pas abandonner en entrant dans les autres peuples, car, quoique hors de Jérusalem et du royaume d'Israël, ces lois n'eussent plus de raison d'être, elles n'en étaient pas moins, pour tous les Hébreux, des obligations religieuses, qu'ils s'étaient engagés à remplir par un pacte ancien avec la Divinité.

Aussi, partout où les Juifs établirent des colonies, partout où ils furent transportés, ils demandèrent non seulement qu'on leur permit de pratiquer leur religion, mais encore qu'on ne les assujettît pas aux coutumes des peuples au milieu desquels ils vivaient, et qu'on les laissât se gouverner par leurs propres lois.

A Rome, à Alexandrie, à Antioche, dans la Cyrénaïque, ils purent en agir librement. Ils n'étaient pas appelés le samedi devant les tribunaux (1), on leur permit même d'avoir leur tribunaux spéciaux et de n'être pas jugés selon les lois de l'empire ; quand les distributions de blé tombaient le samedi, on réservait leur part pour le lendemain (2) ; ils pouvaient être decurions, en étant exemptés des pratiques contraires à leur religion (3) ; ils s'administraient eux-mêmes comme à Alexandrie, ayant leurs

(1) Code Théod. 1. II T. VIII § 2. — Code Just. 1. I, T. IX, § 2.

(2) Philon : Legat. a Cai.

(3) Dig. 1. I T. 3 § 3. (Décisions de Septime Sévère et de Caracalla.)

chefs, leur sénat, leur ethnarque, n'étant pas soumis à l'autorité municipale.

Partout ils voulaient rester juifs, et partout ils obtenaient des privilèges leur permettant de fonder un état dans l'Etat. A la faveur de ces privilèges, de ces exemptions, de ces décharges d'impôt, ils se trouvaient rapidement dans une situation meilleure que les citoyens mêmes des villes dans lesquelles ils vivaient; ils avaient plus de facilité à trafiquer et à s'enrichir, et ainsi excitèrent-ils des jalousies et des haines.

Ainsi, l'attachement d'Israël à sa loi fut une des causes premières de sa réprobation, soit qu'il recueillît de cette loi même des bénéfices et des avantages susceptibles de provoquer l'envie, soit qu'il se targuât de l'excellence de sa Torah pour se considérer comme au-dessus et en dehors des autres peuples.

Si encore, les Israélites s'en fussent tenus au mosaïsme pur, nul doute qu'ils n'aient pu, à un moment donné de leur histoire, modifier ce mosaïsme de façon à ne laisser subsister que les préceptes religieux ou métaphysiques; peut-être même, s'ils n'avaient eu comme livre sacré que la Bible, se seraient-ils fondus dans l'Eglise naissante, qui trouva ses premiers adeptes dans les Sudacéens, les Esséniens et les prosélytes juifs. Une chose empêcha cette fusion, une chose maintint les Hébreux parmi les peuples: ce fut l'élaboration du Talmud, la domination et l'autorité des docteurs qui enseignèrent une prétendue tradition; mais cette action des docteurs, sur laquelle nous reviendrons, fit aussi des Juifs les êtres farouches, peu sociables et orgueilleux dont Spinoza, qui les connaissait, a pu dire: « Cela n'est point étonnant qu'après avoir été dispersés durant tant d'années, ils aient persisté sans gouvernement, puisqu'ils se sont séparés de toutes les autres nations, à tel point qu'ils ont tourné contre eux la haine de tous les peuples, non seulement à cause de leurs rites extérieurs, contraires aux rites des autres nations, mais encore par le signe de la circoncision » (1).

Done, disaient les docteurs, le but de l'homme sur la

(1) Spinoza : Tractat. Théol. Polit. ch. III.

terre est la connaissance et la pratique de la Loi, et on ne la peut pleinement pratiquer qu'en se dérochant aux lois qui ne sont pas la véritable. Le Juif qui suivait ces préceptes s'isolait du reste des hommes, il se retranchait derrière les haies qu'avaient élevées autour de la Torah, Esdras et les premiers scribes (1), puis les Pharisiens et les Talmudistes héritiers d'Esdras, déformateurs du mosaïsme primitif et ennemis des prophètes. Il ne s'isola pas seulement en refusant de se soumettre aux coutumes qui établissaient des liens entre les habitants des contrées où il était établi, mais aussi en repoussant toute relation avec ces habitants eux-mêmes. A son insociabilité, le Juif ajouta l'exclusivisme.

Sans la Loi, sans Israël pour la pratiquer, le monde ne serait pas, Dieu le ferait rentrer dans le néant, et le monde ne connaîtra le bonheur que lorsqu'il sera soumis à l'empire universel de cette loi, c'est-à-dire à l'empire des Juifs. Par conséquent, le peuple juif est le peuple choisi par Dieu comme dépositaire de ses volontés et de ses desirs, il est le seul avec qui la Divinité ait fait un pacte, il est l'élu du Seigneur. Au moment où le serpent tenta Eve, dit le Talmud, il la corrompit de son venin. Israël en recevant la révélation du Sinaï se délivra du mal, les autres nations n'en purent guérir; aussi si elles ont chacune leur ange gardien et leurs constellations protectrices, Israël est placé sous l'œil même de Jéhovah; il est le fils préféré de l'Eternel, celui qui a seul droit à son amour, à sa bienveillance, à sa protection spéciale, et les autres hommes sont placés au-dessous des Hébreux; ils n'ont droit que par pitié à la munificence divine, puisque, seules, les âmes des Juifs descendent du premier homme. Les biens qui sont délégués aux nations appartiennent en réalité à Israël, et nous voyons Jésus, lui-même, répondre à la femme grecque :

« Il n'est pas bon de prendre le pain des enfants pour le jeter aux petits chiens (2). »

Cette foi à leur prédestination, à leur élection, déve-

(1) Les Dibré Sopherim.

(2) Marc VII, 27.

loppa chez les Juifs un orgueil immense. Ils en vinrent à regarder les non juifs avec mépris et souvent avec haine quand il se mêla à ces raisons théologiques des raisons patriotiques.

Lorsque la nationalité juive se trouva en péril, on vit, sous Jean Hyrcan, les Pharisiens déclarer impur le sol des peuples étrangers, impures les fréquentations entre Juifs et Grecs. Plus tard, les Schamaïtes, en un Synode, proposèrent d'établir une séparation complète entre Israélites et Païens, et ils élaborèrent un recueil de défenses, appelé les *dix-huit choses*, qui, malgré l'opposition des Hillélites, finit par prédominer. Aussi, dans les conseils d'Antiochus Sidétés, on commence à parler de l'insociabilité juive, c'est-à-dire : « du parti pris de vivre exclusivement dans un milieu juif, en dehors de toute communication avec les idolâtres, et de l'ardent désir de rendre ces communications de plus en plus difficiles, sinon impossibles » (1), et l'on voit, devant Antiochus Epiphane, le grand prêtre Ménélaüs accuser la loi « d'enseigner la haine du genre humain, de défendre de s'asseoir à la table des étrangers et de leur marquer de la bienveillance ».

Si ces prescriptions avaient perdu de l'autorité quand disparurent les causes qui les avaient motivées, et en quelque sorte justifiées, le mal n'eût pas été grand, mais on les voit reparaître dans le Talmud, et l'autorité des docteurs leur donna une sanction nouvelle. Lorsque l'opposition entre les Sadducéens et les Pharisiens cessa, lorsque ceux-ci furent vainqueurs, ces défenses prirent force de loi, elles furent enseignées, et ainsi servirent à développer, à exagérer l'exclusivisme des Juifs.

Une crainte encore, celle de la souillure, sépara les Juifs du monde et rendit plus rigoureux leur isolement. Sur la souillure, les Pharisiens avaient des idées d'une rigueur extrême ; les défenses et les prescriptions de la Bible ne suffisaient pas, selon eux, à préserver l'homme du péché. Comme le moindre attouchement contaminait les vases des sacrifices, ils en vinrent à s'estimer souillés eux-mêmes par un contact étranger. De cette peur naquirent

(1) Derembourg : Géographie de la Palestine.

d'innombrables règles concernant la vie journalière ; règles sur le vêtement, l'habitation, la nourriture, toutes promulguées dans le but d'éviter aux Israélites la souillure et le sacrilège, et, encore une fois, toutes propres à être observées dans un état indépendant ou dans une cité, mais impossibles à suivre dans des pays étrangers, car elles impliquaient la nécessité, pour ceux qui voulaient s'y astreindre, de fuir la société des non juifs et par conséquent de vivre seuls, hostiles à tout rapprochement.

Les Pharisiens et les Rabbanistes allèrent plus loin même. Ils ne se contentèrent pas de vouloir préserver le corps, ils cherchèrent à sauvegarder l'esprit. L'expérience avait montré combien dangereuses étaient, pour ce qu'ils croyaient leur foi, les importations hellènes ou romaines. Les noms des grands prêtres hellénisants : Jason, Ménélaüs, etc., rappelaient aux Rabbanistes les temps où le génie de la Grèce, conquérant une partie d'Israël, avait failli le vaincre. Ils savaient que le parti sadducéen, ami des Grecs, avait préparé les voies au Christianisme, comme les Alexandrins du reste, comme tous ceux qui affirmaient que : « Les dispositions légales, clairement énoncées dans la loi mosaïque, sont seules obligatoires ; toutes les autres émanant de traditions orales ou émises postérieurement, n'ont pas de titre à une observance rigoureuse (1). » Sous l'influence grecque étaient nés les livres et les oracles qui préparèrent le Messie. Les Juifs hellénisants, Philon et Aristobule, le pseudo Phocylide et le pseudo Longin, les auteurs des oracles sybillins et des pseudo Orphiques, tous ces héritiers des prophètes qui en reprenaient l'œuvre, conduisaient les peuples au Christ. Et l'on peut dire que le véritable Mosaïsme, épuré et grandi par Isaïe, Jérémie et Ezéchiel, élargi, universalisé encore par les judéo-hellénistes, aurait amené Israël au christianisme, si l'Esraïsme, le Pharisaïsme et le Talmudisme n'avaient été là pour retenir la masse des juifs dans les liens des strictes observances et des pratiques rituelles étroites.

Pour garder le peuple de Dieu, pour le mettre à l'abri

(1) Graetz : Histoire des Juifs. T. II, p. 169.

des influences mauvaises, les docteurs exaltèrent leur loi au-dessus de toutes choses. Ils déclarèrent que sa seule étude devait plaire à l'Israélite et, comme la vie entière suffisait à peine à connaître et à approfondir toutes les subtilités et toute la casuistique de cette loi, ils interdirent de se livrer à l'étude des sciences profanes et des langues étrangères. « On n'estime pas parmi nous ceux qui apprennent plusieurs langues, » disait déjà Joséphe (1); on ne se contenta bientôt plus de les mésestimer, on les excommunia. Ces exclusions ne parurent pas suffisantes aux rabbanistes. A défaut de Platon, le Juif n'avait-il pas la Bible, et ne saurait-il entendre la voix des prophètes? Comme on ne pouvait proscrire le Livre, on le diminua, on le rendit tributaire du Talmud, les docteurs déclarèrent : « La loi est de l'eau, la Michna est du vin », et la lecture de la Bible fut considérée comme moins profitable, moins utile au salut que celle de la Michna.

Toutefois, les rabbanistes ne parvinrent pas à tuer du premier coup la curiosité d'Israël; il leur fallut des siècles pour cela, et ce ne fut qu'au xiv^e siècle qu'ils furent victorieux. Après que Saadiah, Ibn Esra, R. Bechaï, Maïmonide, Bedarchi, Joseph Caspi, Moïse de Narbonne, bien d'autres encore, — tous ceux qui fils de Philon et des Alexandrins voulaient vivifier le Judaïsme par la philosophie étrangère; — eurent été brisés, après que Ascher ben Jechiel eut poussé l'assemblée des rabbins de Barcelone à excommunier ceux qui s'occuperaient de science profane, après que R. Schalem de Montpellier eut dénoncé aux dominicains le More Nebouchim, après que ce livre, la plus haute expression de la pensée de Maïmonide eût été brûlé, après cela les Rabbins triomphèrent (2).

(1) And. Jud. XX. 9.

(2) La pensée juive eut encore quelques lueurs au xiv^e siècle. Mais ceux des Juifs qui produisirent, avaient, pour la plupart, pris parti dans la lutte entre la philosophie et la religion, et cela ne prouve rien contre l'esprit inculqué à la masse par les rabbins. D'ailleurs, on ne trouve plus guère, dans tout ce temps que des commentateurs sans importance, et nul grand esprit ne se manifeste. Il faut venir jusqu'à Spinoza pour trouver un juif vraiment capable de hautes pensées et l'on sait comment la synagogue traita Spinoza.

Ils étaient arrivés à leur but. Ils avaient retranché Israël de la communauté des peuples ; ils en avaient fait un solitaire farouche, rebelle à toute loi, hostile à toute fraternité, fermé à toute idée belle, noble ou généreuse ; ils en avaient fait une nation misérable et petite, aigrie par l'isolement, abêtie par une éducation étroite, démoralisée et corrompue par un injustifiable orgueil (1).

Avec cette transformation de l'esprit juif, avec la victoire des docteurs sectaires, coïncide le commencement des persécutions officielles. Jusqu'à cette époque il n'y avait guère eu que des explosions de haines locales, mais non des vexations systématiques. Avec le triomphe des rabbanistes, on voit naître les ghettos et les expulsions, les massacres commencent. Les Juifs veulent vivre à part : on se sépare d'eux. Ils détestent l'esprit des nations au milieu desquelles ils vivent : les nations les chassent. Ils brûlent le Moré : on brûle le Talmud, et on les brûle eux-mêmes (2).

Il semble que rien ne pouvait agir encore pour séparer complètement les Juifs du reste des hommes, et pour en faire un objet d'horreur et de réprobation. Une autre cause vint cependant s'ajouter à celle que nous venons d'exposer : ce fut l'indomptable et tenace patriotisme d'Israël.

Certes tous les peuples furent attachés au sol sur lequel ils étaient nés. Vaincus, abattus par des conquérants, obligés à l'exil ou à l'esclavage, ils restèrent fidèles au doux souvenir de la cité saccagée ou de la patrie perdue ; mais aucun ne connut la patriotique exaltation des Juifs.

(1) L'insolentia Judæorum dont parlent Agobard, Amolon et les polémistes du moyen âge ne signifie pas autre chose que l'orgueil des Juifs qui se croient toujours le peuple élu. Cette expression n'a pas le sens que lui confèrent les antisémites modernes qui sont d'ailleurs d'assez médiocres historiens.

(2) On objectera à cela les dispositions des lois romaines, les prescriptions wisigothiques et celles des conciles, mais presque toutes ces mesures ne provinrent que d'une chose : du prosélytisme juif, et ce n'est qu'à la fin du XIII^e siècle que l'on sépara radicalement et officiellement les Juifs des chrétiens, par les ghettos, par les signes infamants (roue, chapeau, cape, etc.). V. Ulysse Robert : *Les signes d'infamie au moyen âge*.

C'est que le Grec dont la ville était détruite, pouvait ailleurs reconstruire le foyer que bénissaient les ancêtres, le Romain qui s'exilait amenait avec lui ses pénates : Athènes et Rome n'étaient pas la mystique patrie que fut Jérusalem.

Jérusalem était la gardienne du tabernacle qui recélait les paroles divines, c'était la cité du Temple unique, le seul lieu du monde où l'on pût efficacement adorer Dieu et lui offrir des sacrifices. Ce ne fut que tard, fort tard, que des maisons de prière s'élevèrent dans d'autres villes de Judée, ou de Grèce, ou d'Italie; encore, dans ces maisons, se bornait-on à des lectures de la loi, à des discussions théologiques et l'on ne connaissait la pompe de Jéhovah qu'à Jérusalem, le sanctuaire choisi. Quand, à Alexandrie, on bâtit un temple, il fut considéré comme hérétique et, en fait, les cérémonies qu'on y célébrait n'avaient aucun sens, car elles n'auraient dues s'accomplir que dans le vrai temple, et saint Chrysostome, après la dispersion des Juifs, après la destruction de leur ville, a pu dire justement : « Les Juifs sacrifient en tous les lieux de la terre, excepté là où le sacrifice est permis et valable, c'est-à-dire à Jérusalem. »

Aussi, pour les Hébreux, l'air de la Palestine est-il le meilleur, il suffit à rendre l'homme savant (1); sa sainteté est si efficace que quiconque demeure hors de ses limites est comme s'il n'avait pas de Dieu (2). Aussi ne faut-il pas vivre ailleurs, et le Talmud excommunie ceux qui mangeront l'agneau pascal dans un pays étranger.

Tous les Juifs de la dispersion envoyaient à Jérusalem l'impôt de la didrachme, pour l'entretien du temple; une fois dans leur vie ils venaient dans la cité sacrée, comme plus tard les Mahométans vinrent à la Mecque; après leur mort ils se faisaient transporter dans la Palestine, et les barques étaient nombreuses qui abordaient à la côte, chargées de petits cercueils, qu'on transportait à dos de chameau.

C'est qu'à Jérusalem seulement, et dans le pays donné

(1) Talmud. Bava Bathra 158, 2.

(2) Talmud Kethouvoth, 110. 2.

par Dieu aux ancêtres, les corps ressusciteraient. Là, ceux qui avaient cru à Iahveh, qui avaient observé sa loi, obéi à sa parole, se réveilleraient aux clameurs des ultimes clairons et paraîtraient devant leur Seigneur. Ce n'est que là qu'ils pourraient se relever à l'heure fixée, toute autre terre que celle arrosée par le Jourdain jaune étant une terre vile, pourrie par l'idolâtrie, privée de Dieu.

Quand la patrie fut morte, quand les destins contraires balayèrent Israël par le monde, quand le temple eut péri dans les flammes, et quand des idolâtres occupèrent le sol très saint, les regrets des jours passés se perpétuèrent dans l'âme des Juifs. C'était fini, ils ne pourraient plus, au jour du pardon, voir le bouc noir emporter dans le désert leurs péchés, ni voir tuer l'agneau pour la nuit de Pâque, ni porter à l'autel leurs offrandes, et privés de Jérusalem pendant leur vie, ils n'y seraient pas conduits après leur mort.

Dieu ne devait pas abandonner ses enfants, pensaient les pieux, et de naïves légendes vinrent soutenir les exilés. Auprès de la tombe des Juifs morts en exil, disait-on, Jéhovah, ouvre de longues cavernes, à travers lesquelles leurs cadavres roulent jusqu'en Palestine, tandis que le païen qui meurt là-bas, près des collines consacrées, sort de la terre d'élection, car il n'est pas digne de rester là où la résurrection se fera.

Et cela ne leur suffisait pas. Ils ne se résignaient pas à n'aller à Jérusalem qu'en pèlerins lamentables, pleurant contre les murs croulés, à tels point insensibles dans leur douleur que quelques-uns se faisaient écraser par le sabot des chevaux, alors qu'en gémissant ils embrassaient la terre; ils ne croyaient pas que Dieu, que la ville bienheureuse, les avaient abandonnés; avec Juda Levita, ils s'écriaient : « Sion, as-tu oublié tes malheureux enfants qui gémissent dans l'esclavage? »

Ils attendaient que leur Seigneur, de sa droite puissante, relevât les murailles chues; ils espéraient qu'un prophète, un élu, les ramènerait dans la terre promise, et combien de fois les vit-on, au cours des siècles — eux à qui l'on reproche de trop s'attacher aux biens de ce monde — laisser leur maison, leur fortune, pour suivre un messie fallacieux

qui s'offrait à les conduire et leur promettait le retour tant espéré. Ils furent milliers ceux qu'entraînèrent après eux Serenus, Moïse de Crète, Alzoï, et qui se laissèrent massacrer en l'attente du jour heureux.

Chez les Talmudistes, ces sentiments d'exaltation populaire, ces mystiques héroïsmes, se transformèrent. Les docteurs enseignèrent le rétablissement de l'Empire Juif, et pour que Jérusalem revécût de ses ruines, ils voulurent conserver pur le peuple d'Israël, l'empêcher de se mêler, le pénétrer de cette idée que partout il était exilé, au milieu d'ennemis qui le retenaient captif. Ils disaient à leurs élèves : « Ne cultive pas le sol étranger, tu cultiveras bientôt le tien ; ne t'attache à aucune terre, car ainsi tu serais infidèle au souvenir de ta patrie ; ne te soumetts à aucun roi, puisque tu n'as de maître que le Seigneur du pays saint, Jéhovah ; ne te disperse pas au sein des nations, tu compromettais ton salut et tu ne verrais pas luire le jour de la résurrection ; conserve-toi tel que tu sortis de ta maison, l'heure viendra où tu reverras les collines des aïeux, et ces collines seront alors le centre du monde, du monde qui te sera soumis. »

Ainsi, tous ces sentiments divers qui avaient jadis servi à constituer l'hégémonie d'Israël, à maintenir son caractère de peuple, à lui permettre de se développer avec une très puissante et une très haute originalité ; toutes ces vertus et tous ces vices qui lui donnèrent ce spécial esprit et cette physionomie nécessaires pour conserver une race, qui lui permirent d'atteindre sa grandeur et plus tard de défendre son indépendance avec un farouche et admirable héroïsme ; tout cela contribua, quand les Juifs cessèrent de former un état, à les enfermer dans le plus complet, le plus absolu isolement.

Cet isolement a fait leur force, affirment quelques apologistes. S'ils veulent dire que grâce à lui les Juifs persistèrent, cela est vrai ; mais si l'on considère les conditions dans lesquelles ils restèrent au rang des peuples, on verra que cet isolement fit leur faiblesse, et qu'ils survécurent, jusqu'aux temps modernes, comme une légion de parias, de persécutés et souvent de martyrs. Du reste, ce n'est pas uniquement à leur réclusion qu'ils durent

cette persistance surprenante. Leur exceptionnelle solidarité, due à leurs malheurs, le mutuel appui qu'ils se donnèrent, y fut pour beaucoup et, aujourd'hui encore, alors qu'en certain pays ils se mêlent à la vie publique, ayant abandonné leurs dogmes confessionnels, c'est cette solidarité même qui les empêche de se fondre et de disparaître, en leur conférant des apanages auxquels ils ne sont point indifférents.

Ce souci des intérêts mondains, qui marque un côté du caractère hébraïque, ne fut pas sans action sur la conduite des Juifs, surtout quand ils eurent quitté la Palestine, et en les dirigeant dans certaines voies, à l'exclusion de tant d'autres, il provoqua contre eux de plus violentes et surtout de plus directes animosités.

L'âme du Juif est double : elle est mystique et elle est positive. Son mysticisme va des théophanies du désert, aux rêveries métaphysiques de la Kabbale ; son positivisme, son rationalisme plutôt, se manifeste autant dans les sentences de l'Ecclésiaste, que dans les dispositions législatives des rabbins, et les controverses dogmatiques des théologiens. Mais si le mysticisme aboutit à un Philon et à un Spinoza, le rationalisme conduit à l'usurier, au peseur d'or ; il fait naître le négociant avide. Il est vrai que parfois les deux états d'esprit se juxtaposent, et l'Israélite, comme cela est arrivé au moyen âge, peut faire deux parts de sa vie : l'une vouée au songe de l'absolu, l'autre au commerce le plus avisé.

De cet amour des Juifs pour l'or, il ne peut être question ici. S'il s'exagéra au point de devenir, pour cette race, à peu près l'unique moteur des actions, s'il engendra un antisémitisme très violent et très âpre, il n'en peut être considéré comme une des causes générales. Il fut, au contraire, le résultat de ces causes mêmes, et nous verrons que c'est l'exclusivisme, le persistant patriotisme et l'orgueil d'Israël qui le poussa à devenir l'usurier haï du monde entier.

Quant aux causes que nous venons d'étudier, elles ont agi jusqu'aux temps modernes ; c'est seulement depuis l'émancipation des Juifs que nous les voyons disparaître totalement en certains pays, et s'atténuer en d'autres. Les

sentiments qui les engendrèrent se sont peu à peu affaiblis, cependant on aurait tort de les croire absolument morts. En 1854 encore, les écoles françaises d'Orient furent excommuniées par les rabbins indigènes, parce qu'on y enseignait les sciences profanes; l'anathème fut, pour les mêmes motifs, lancé en 1856 contre l'Ecole fondée par le docteur Frankel et, actuellement encore, en Russie, certaines sectes juives — celles des nouveaux Hassidims — s'opposent à toutes les tentatives faites pour civiliser les Israélites.

Mais, ce n'est que dans les pays où l'éducation Talmudique pétrit la cervelle juive, ce n'est que dans les communautés où l'autorité rabbinique est encore toute puissante, que ces sentiments ont persisté. En France, et partout où désormais le Talmud est sans action — n'étant plus ni étudié, ni même compris — ils n'existent plus, et c'est ailleurs que nous devons chercher les causes de l'antisémitisme moderne.

BERNARD LAZARE

NOTES ET NOTULES

Puisque l'idée est venue à plusieurs d'exalter la Gloire Littéraire sous les symboliques traits d'une effigie de Charles Baudelaire (1); Qu'on le fasse sans transigeances : Rodin modèlera le chef-d'œuvre, qu'au moins l'unanime volonté de la littérature consciente obtienne — ou impose, tout simplement — la translation au Panthéon des restes du Poète.

(1) Le Comité d'honneur pour le monument à ériger au poète Charles Baudelaire est définitivement constitué comme suit :

Président d'honneur : Leconte de Lisle, de l'Académie française.

Membres : Paul Bourget, Jules Claretie, François Coppée, Léon Deschamps, Léon Dierx, Anatole France, Stéphan George, Edmond de Goncourt, J.-M. de Hérédia, J.-K. Huysmans, Camille Lemonnier, Maurice Maeterlinck, Léon Maillard, Stéphane Mallarmé, Henri Mazel, Louis Ménard, Catulle Mendès, Octave Mirbeau, Jean Moréas, Charles Morice, Nadar, prince Alexandre Ourousof, Vittorio Pica, Edmond Picard, Henri de Régnier, Adolphe Retté, Jean Richepin, Edouard Rod, G. Rodenbach, Félicien Rops, Aurélien Scholl, Emmanuel Signoret, Armand Silvestre, Stuart Merrill, Sully-Prudhomme, Swinburne, Laurent Tailhade, Auguste Vacquerie, Alfred Vallette, Paul Verlaine, Emile Verhaeren, F. Vielé-Griffin, Emile Zola.

Auguste Rodin sera chargé de l'exécution du monument.

Les souscriptions sont reçues aux bureaux de *la Plume*, 31, rue Bonaparte.

L'hommage tumulaire et filial était dû *dès longtemps* au poète des *Fleurs du mal* par le « Parnasse » qui vécut (assez chichement il est vrai) de son esthétique. En faisant appel aux jeunes hommes, il faut qu'également l'on hausse l'hommage pour le justifier. Surtout qu'on ne se contente pas de cette niche de bibliothèque provinciale où M. de Goncourt consentit qu'on reléguât le buste du Goëthe français, de Gustave Flaubert.

*
* *

De M. Philippe de Granlieu qui critique volontiers le style de Rochefort, ces lignes (*Figaro*, 5 sept.) :

« Ainsi la langue se démocratise, comme tout le reste, et la poésie n'y échappe pas plus que la prose. Coppée ne s'égare point en périphrases à la Delille pour désigner un objet; il l'appelle tout uniment par son nom; il dit *un fiacre*, au lieu de s'étendre

Sur les ais vermoulus d'un char numéroté. »

Et voilà un homme qui croit vivre à Paris en 1892 — pourquoi ne demande-t-on pas des articles d'actualité à Louis-Philippe lui-même, à l'abbé Cotin ou à M. Harau-court?

*
* *

« Ne touchez pas à la reine ! » crient les conservateurs anglais. C'est à cette personne qu'il fallait crier à temps : ne touchez pas à Labouchère ! — à moins qu'on ne lui souhaite le sort de la boulangère de 93.

*
* *

On persiste çà et là à parler de « la littérature italienne ». Une fois pour toutes nous mettons nos lecteurs en garde contre cette plaisanterie macabre.

*
* *

La plupart des journaux des deux-mondes constatent avec une évidente satisfaction que le choléra « ne sévit que dans les classes les plus misérables de la population. » L'abjection bourgeoise est au moins cynique.

*
* *

On « prodigue » les soins aux cholériques, à preuve (Journaux de septembre) :

« ... Il existe dans le cimetière de Neuilly-sur-Marne, au milieu des tombes, un petit appentis appelé « morgue » où l'on dépose quelquefois les cadavres des noyés non reconnus. C'est là que par ordre de la municipalité, l'on transporta le malheureux. Ce qui rendait cette chose plus triste encore, c'est que la civière sur laquelle on avait étendu le moribond, était portée par deux croquemorts en tenue; cela faisait d'autant plus de peine à voir, que le malade avait toute sa connaissance et qu'il dit en entrant : « C'est épouvantable d'être conduit au cimetière, avant d'être mort ! »

Et c'est dans cette baraque, ouverte à tous les vents, qu'il a passé la nuit, sans qu'aucun secours médical ne lui fût donné; seul le fossoyeur a essayé d'apporter quelque soulagement à son mal... »

*
* *

Le ralentissement estival du mouvement de la librairie justifie l'absence en ce numéro de notre rubrique *Les Livres*.

*
* *

M. Ginisty s'étonne que M. H. Fouquier ait été qualifié ici de « reporter » — nous consentons à rectifier le

terme, si quelqu'un nous fournit un qualificatif synthétisant les métiers de : félibre, chroniqueur polygraphe et hâtif, critique dramatique apparemment consciencieux, bibliographe peu informé, insulteur de feu Jules Laforgue et député cis-alpin.

*
* *

On nous communique l'aphorisme suivant :

Le propre de l'homme est de travailler, comme de manger est le propre du bourgeois.

*
* *

Le dernier courrier du *Figaro* règle par la voix du suffrage universel, certaines questions de débauches séniles ; les ombres de Ledru-Rollin et d'Armand Carrel sourient du haut de leur piédestal : décidément nos conquêtes de 48 ont abouti.

*
* *

Nous renonçons à préciser le nombre de morts par inanition de ce mois. Leur énumération a fourni une émouvante copie à la presse entière. Remarquons seulement que le *Temps*, en plaisantant les « pauvres gens » qui se mettent en grève, oppose à leur chômage le « grand travail perpétuel de la Nature féconde ». Ne craint-on pas de dire si haut qu'il y a aujourd'hui dans les réserves du commerce de quoi nourrir et vêtir des millions de déshérités.

*
* *

Vivement désireux de propager la mauvaise littérature, *l'Echo de Paris* vient d'instituer un concours mensuel de poésie et de prose.

Les jeunes rhétoriciens seront ainsi encouragés, par l'appât d'une prime, à cultiver les vieilles fleurs du Parnasse, ainsi que le conte scatologique ou licencieux.

Il était temps que *l'Echo de Paris* prît cette énergique décision. Les différents genres qui sont en honneur dans

ce quotidien, semblaient, depuis quelque temps déjà, en décadence; il n'est pas mauvais de montrer aux éphèbes tourmentés par l'amour des lettres, que ces divers exercices sont susceptibles de donner plus de profit que l'art.

Nous allons, grâce à cet effort suprême, voir éclore la dernière génération parnassienne. Nul ne peut s'en plaindre, car le dégoût est plus sûr que la lassitude.

*
* *

Plusieurs membres du cercle de la presse nous demandent des renseignements sur l'*Aide critique*. Nous n'avons pas connaissance d'un ouvrage portant ce titre. S'il existe, les *Entretiens* informent l'auteur qu'ils souscrivent vingt exemplaires, qu'ils se proposent d'offrir en prime à vingt critiques et chroniqueurs autorisés.

*
* *

M. Zola ayant découvert Lourdes, l'enthousiasme des reporters est à son comble. On annonce que le châtelain de Medan va partir pour la Mecque, afin de révéler au monde les authentiques miracles que suscite le tombeau de Mahomet. Alors seulement il décidera du sujet de son futur roman, et du milieu dans lequel il fera manœuvrer ses personnages.

On nous affirme que le Pape et le Sultan — travaillant chacun pour leur saint — ont envoyé à M. Zola des émissaires secrets.

*
* *

Les *Entretiens* donnent en prix les œuvres complètes de M. l'abbé de Feletz au critique qui répondra de la façon la plus satisfaisante à la question suivante :

Qu'appelle-t-on une œuvre ?

*
* *

Aux bureaux de la *Révolution* viennent de paraître : *Le Salariat* et *La Loi et l'Autorité*, par Pierre Kropotkine.

* *

M. Alphonse de Rotschild vient de déclarer que les pauvres étaient contents de leur sort. On ne peut, pour sa propre et future tranquillité, que lui souhaiter d'avoir raison.

* *

Nous avons recommandé la *Jeune Belgique* que M. Valère Gille dirigeait avec tact et courtoisie, et que nous rédigeons en partie pour répondre à des invitations bien tournées.

Un retour offensif du « parnassisme » belge fait aujourd'hui de cette feuille le moins recommandable esthétiquement des périodiques du Nord — où *l'Art Moderne* et la *Société nouvelle* prospèrent.

* *

« Il y a des « moi » tout à fait dénués d'intérêt. »

Affirmation de M. Charles Mauras, qu'on ne peut contester, étant données les preuves qu'il a déjà fournies de la vérité de son aphorisme.

* *

Dans la *Revue Blanche* : Réponse de la Bergère au Berger, par E. Dujardin ; dans l'*Idée Libre* : Critique de l'Individualisme et de l'Ecole, par Jules Bois.

* *

La *Syrinx* n° 8, comporte quelques vers fins et mièvres de P.-A. Valéry ; de M. Bouchor, une purée de marrons allongée d'eau de rose ; et un poème « La Revenue » de Marius André, plein de qualités.

Le Directeur-Gérant : L. BERNARD.

- PAUL ADAM. — *Les volontés merveilleuses.*
JEAN AJALBERT. — *En Amour.* — *Femmes et paysages.*
TRISTAN CORBIERE. — *Les Amours jaunes.*
LÉON DIERX. — *Œuvres.*
E. DUJARDIN. — *Antonia.* — *La Comédie des Amours.*
ANDRÉ GIDE. — *André Walter.*
F. HEROLD. — *La joie de Maguelonne.*
GUSTAVE KAHN. — *Les Palais nomades.*
JULES LAFORGUE. — *Œuvre.*
BERNARD LAZARE. — *Le Miroir des Légendes.*
PIERRE LOTI. — *Romans.*
MAURICE MAETERLINCK. — *Drames et poèmes.*
STÉPHANE MALLARME. — *Œuvres.*
LOUIS MENARD. — *Les rêveries d'un payen mystique.*
STUART MERRILL. — *Les Fastes.* — *Les Gammes.*
EPHRAIM MIKHAEL. — *Œuvres.*
JEAN MOREAS. — *Poésies.*
FRANCIS POICTEVIN. — *Romans.*
GABRIEL MOUREY. — *Flammes mortes.*
PIERRE QUILLARD. — *La gloire du verbe.*
ERNEST RAYNAUD. — *Les Cornes du Faune.*
HENRI DE REGNIER. — *Poèmes.*
ADOLPHE RETTE. — *Cloches en la nuit.*
ARTHUR RIMBAUD. — *Les illuminations.*
J.-H. ROSNY. — *Romans.*
ALBERT SAINT-PAUL. — *Scènes de Bal.*
CHARLES SAUNIER. — *Les dons funestes.*
FERNAND SEVERIN. — *Le don d'enfance.*
R. DE SOUZA. — *Le Rythme poétique.*
JEAN THOREL. — *La Complainte humaine.*
CHARLES VAN LERBERGHE. — *Les Flaireurs.*
GEORGES VANOR. — *Les Paradis.*
EMILE VERHAEREN. — *Poèmes.*
PAUL VERLAINE. — *Œuvres.*
VILLIERS DE L'ISLE-ADAM. — *Œuvres.*
FRANCIS VIELE-GRIFFIN. — *Poèmes.*
T. DE WYZEWA. — *Le Baptême de Jésus.*

VIENT DE PARAÎTRE :

LES

CŒURS UTILES

PAR

PAUL ADAM

CHEZ KOLB, ÉDIT.